L'HOMME INTÉRIEUR

L'Homme intérieur *de* Charles Guérin, *huitième volume des* Poètes *de la* Bibliothèque du Bibliophile, *a été tiré à 1.000 exemplaires ainsi numérotés, suivant la justification uniforme de cette collection :*

Nos 1 à 10. — Exemplaires sur papier de Chine.
Nos 11 à 30. — Exemplaires sur papier impérial du Japon.
Nos 31 à 1.000. — Exemplaires sur vélin de France B. F. K. filigrané au titre de la collection.

Il a été tiré en outre 50 exemplaires hors commerce marqués de A à Z et de I à XXV.

Exemplaire N° 197

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE

CHARLES GUÉRIN

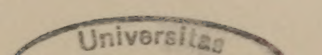
L'HOMME INTÉRIEUR

1901-1905



LYON
H. LARDANCHET, ÉDITEUR
RUE PRÉSIDENT-CARNOT, N° 10

1922



Ton image en tous lieux peuple ma solitude.
Quand c'est l'hiver, la ville, et les labeurs d'esprit,
Elle s'accoude au bout de ma table d'étude,
Muette, et me sourit.

A la campagne, au temps de l'âpre canicule,
Contemplateurs de l'ombre et des soleils couchants,
Elle et moi nous rentrons ensemble au crépuscule,
Par les chemins des champs.

Elle écoute avec moi sous les pins maritimes
La vague qui s'écroule en traînant des graviers.
Parfois, sur la montagne, ivre du vent des cimes,
Elle dort à mes pieds.

Elle retient sa part des tourments et des joies
Dont mon âme inégale est pleine chaque jour ;
Où que j'aille, elle porte au-devant de mes voies
La lampe de l'amour

Enfin, comme elle est femme et sait que le poète
Ne voudrait pas sans elle oublier de souffrir,
Lorsqu'elle me voit triste elle étend sur ma tête
Ses mains pour me guérir.

19-28 juin 1904 dimanche-mardi

I

AVANT que mon désir douloureux soit comblé
D'un amour qui l'apaise enfin ou dont je meure,
Entendrai-je souvent encor la mer du blé
Bruire aux alentours de ma chère demeure?

Trop de fois, taciturne et sombre, et regardant
Mes chiens souples bondir à travers l'herbe haute,
J'ai dispersé ton feu stérile, ô cœur ardent,
A tous les vents du soir qui soufflent sur la côte !

J'ai trop de fois déjà sous un ciel attristé,
Quand les bois abdiquaient à mes pieds leur couronne,
Rêvé d'une tragique amante, ou convoité
Le plaisir qu'un bonheur sans remords environne !

Les jours s'en vont, les mains, hélas! vides de fleurs,
Me laissant seul avec une âme inassouvie
Qu'ils ont marquée au sceau des plus âpres douleurs.
Aurais-je donc en vain mis ma foi dans la vie ?

Je ne sais. Mais, sentant ma jeunesse finir,
Déçu dans mon plus tendre espoir par les années,
Je tremble en contemplant la trame où l'avenir
Enchevêtre les fils secrets des destinées.

Pourtant l'heure présente est douce sous ce toit.
Humble et vieille maison rustique! De ma chambre,
Au delà d'un fertile herbage, on aperçoit
La forêt dans un fin brouillard d'azur et d'ambre.

Le soleil soucieux se couche en ce moment,
La fraîcheur et la paix du jardin sont plus grandes.
Je vois le long du buis cheminer lentement
Le jardinier qui verse à boire aux plates-bandes.

Le jour baisse. La brise agite mon rideau,
Et, tandis que je suis des yeux sur le parterre
L'arrosoir qui répand sa chevelure d'eau,
Mon âme à son murmure égal se désaltère.

J'écoute, pieds furtifs, sur les chemins sablés,
Rôder mon épagneul en peine de son maître.
Une servante passe, avec un bruit de clefs,
Et son ombre remplit un instant ma fenêtre.

C'est un des soirs pensifs du déclin de l'été.
Je songe. Un livre ouvert sur ma table frissonne,
Et je respire avec des pleurs de volupté
L'air dont l'odeur trahit l'approche de l'automne.

Bientôt les écoliers qui savent l'heure où luit
La lampe coutumière à ma tâche muette,
Attirés comme un vol de papillons de nuit,
Heurteront brusquement aux vitres du poète.

Alors, levant soudain le front, je leur crierai
« Enfants, ne troublez pas mon rêve; têtes folles,
Fuyez; que mon travail, amis, vous soit sacré ! » ;
Mais tous au loin déjà riront de mes paroles.

Et moi, dans mon labeur profond me replongeant,
Ramené par ces jeux aux jours du plus bel âge,
Je laisserai mourir dans mon cœur indulgent
Les dernières clameurs de la troupe volage.

Adieu, dirai-je, avec un long soupir, adieu,
Éclats candides, joie ingénue et sonore,
Saison vierge où le sang, naïf et plein de feu,
De l'ardeur qu'il nourrit ne souffre pas encore !

Du tournant de la vie où je touche de près,
Chers bonheurs de jadis, adieu, je vous salue !
Et vous, regrets, quittez, quittez, lâches regrets,
Une âme dès ce soir fervente et résolue :

Car elle veut porter sans gémir de leurs poids
Tes roses dont le joug la couronne et la blesse,
O désir de l'amour qui fais tout à la fois
Le tourment immortel de l'homme et sa noblesse.





I

II

J'ai croisé sur la route où je vais dans la vie
La Mort qui cheminait avec la Volupté,
L'une pour arme ayant sa faux inassouvie,
L'autre, sa nudité.

Voyageur qui se traîne, ivre de lassitude,
Cherchant en vain des yeux une borne où s'asseoir,
Je me trouvais alors dans une solitude
Aux approches du soir.

Tout à coup, comme à l'heure où le vent y circule,
L'herbe haute a frémi sur le bord du fossé,
Et, près de moi, sortant soudain du crépuscule,
Les deux sœurs ont passé.

Poursuivant sans répit leur marche vagabonde,
Des régions de l'ombre aux rives du matin
Elles portaient ainsi leurs œuvres par le monde,
Servantes du Destin.

D'un sourire cruel m'ayant cloué sur place,
Je les voyais déjà décroître à l'horizon
Que j'éprouvais encor, plein de flamme et de glace
Un horrible frisson.

La dernière alouette a crié dans les chaumes ;
Et j'ai repris, d'un œil craintif tâtant la nuit,
Le chemin où, parmi les pas des deux fantômes,
L'Inconnu me conduit.

III

Je suis assis devant la porte de la ferme.
Il est tard ; le village à cette heure est oisif.
Aux travaux dont la fin du jour marque le terme
Succède un silence pensif.

On entend cheminer l'automne dans les nues.
Près de moi, sur le ciel étoilé des beaux soirs,
Les marronniers, dressant leurs silhouettes nues,
Sont pareils à des coraux noirs.

Un souci trop poignant m'a chassé de la chambre
Où j'employais mes soins à l'idéal labeur.
Me voici frissonnant dans la nuit de novembre,
Solitaire avec ma douleur.

Tandis qu'autour de moi sommeille toute chose,
L'air frais accroît ma fièvre au lieu de l'apaiser,
Et, par moments, lascif, sur ma bouche il se pose
Comme un invisible baiser.

Mais pourquoi, lâchement attentif à moi-même,
Prétendre que ma plainte occupe l'univers ?
Je vois dans l'ombre luire un soc. Demain l'on sème :
Les sillons nouveaux sont ouverts.

Le laboureur s'endort content dans sa masure :
Qu'importe donc qu'en proie à l'horreur d'être né,
Je souffre d'un amour sans but et sans mesure
Et de mon cœur désordonné ?

IV

Ma fenêtre était large ouverte sur la nuit.
La maison reposant autour de moi sans bruit,
J'écrivais, douloureux poète d'élégies,
A la clarté dansante et douce des bougies.
Un souffle d'air chargé des parfums du jardin
Me ravit en entrant la lumière soudain,
Et je me trouvai seul dans l'ombre avec mon rêve.
Ma montre palpitait, précipitée et brève,
A travers les profonds battements de mon cœur.
J'écoutais l'innombrable et pensive rumeur
Qui monte du sommeil nocturne de la ville.
Les ténèbres nous font l'oreille plus subtile,
L'âme s'enivre mieux, parmi l'obscurité,
Du suave secret des belles nuits d'été.
Je respirais l'odeur de l'herbe et de la terre.
Après de longs instants de calme solitaire
Où les vents familiers eux-mêmes semblaient morts,
Je sentais frissonner le silence au dehors ;
Et, tout à coup, pareil au flot qui se propage,
Un grand soupir passait de feuillage en feuillage.

Pour l'homme intérieur il n'est pas sous le ciel
De forme qui ne cache un sens spirituel.
Aujourd'hui je reviens sur ces heures passées
A caresser ainsi dans l'ombre mes pensées,
Et, peut-être anxieux de mon propre destin,
Je me laisse conduire à voir dans votre fin,
O flambeaux dont le vent du soir cueillait la flamme,
Une image du corps abandonné par l'âme.

V

Tel que l'acier qu'on forge au sortir de la flamme,
Sous les coups du Destin qui m'arrache à l'amour
Par toutes les douleurs de la chair et de l'âme
Je passe tour à tour.

Le bloc pâle et de pourpre étincelante fume ;
Il résiste, on l'entend retentir et crier,
Martelé, retourné, façonné sur l'enclume
Par son dur ouvrier.

Bientôt, brûlant encor d'une chaleur obscure,
Épée ou soc, plongé dans l'eau froide soudain,
Le métal y reçoit la trempe qui l'azure
Et resserre son grain.

Moi-même ainsi, frappé par le sort implacable,
Je tire ma valeur des chocs qui m'ont dompté,
Et chaque effort nouveau dont mon bourreau m'accable
Accroît ma volonté.

Grâce à toi donc, Destin qui sembles me contraindre,
Instrument d'un labeur pacifique et sacré
Ou cherchant dans la lutte une couronne à ceindre,
Demain je te vaincrai.

VI

CRÉPUSCULE. Une étoile au Sud. Grillons. Soupir
De l'eau, de l'herbe et de la feuille.
L'Angelus d'un village au loin semble bénir
Le jour mourant qui se recueille.

D'un regard désolé j'embrasse le couchant
Où, plus vagues de lieue en lieue,
Les champs bruns, traversés de rivières d'argent,
Rejoignent la montagne bleue.

Lentement à mes yeux je vois se dérober
Toutes les formes de la plaine,
Et je sens ma raison et mon cœur succomber
Sous une angoisse souveraine.

Toi qui reviens ainsi chaque automne t'asseoir
Devant ce même paysage,
Ne sauras-tu jamais considérer le soir
Avec l'âme forte d'un sage ?

Souviens-toi que le jour sort éternellement
De l'obscurité passagère,
Et ferme ton esprit au noir pressentiment
Que la nuit fourbe te suggère.

A l'Orient poindra demain l'espoir nouveau :
Mon fils, en attendant son heure,
A l'ombre qui t'assiège oppose le flambeau
De la lumière intérieure.

VII

Il n'est rien de vivant qui ne vieillisse point.
Dans un tour de soleil tient un destin de rose ;
La feuille, au mois de mars bourgeon vierge qui point,
En novembre se décompose.

A son midi, la femme est déjà près du soir,
Hélène, le funeste honneur des Tyndarides,
Insensible à Pergame en feu, dans son miroir
Considère en pleurant ses rides.

Les livres ont, hélas ! aussi leur lendemain ;
Le meilleur avant peu voit sa grâce offensée :
Le temps qui vient à bout du langage romain
Flétrit la plus fraîche pensée.

Cesse donc, ô mon fils, de poursuivre en tout lieu
Les courtes voluptés où ton désir se trompe.
Reconnais humblement qu'il n'est point, hors de Dieu,
De beauté qui ne se corrompe ;

Et, sûr dès à présent que ton cœur se forgeait
Une espérance aux ans rapides mesurée,
Occupe ton amour enfin du seul objet
Qui domine sur la durée.

II

VIII

Il est des soirs où l'on se sent
  Si pauvre d'âme et de pensée
Qu'on sanglote en se haïssant
Devant la page commencée.

On s'irrite contre les vers
Que la veille on trouvait sublimes,
Tant qu'on rompt sa plume au travers
De ce piètre ramas de rimes.

On frissonne d'un grand dégoût
Qui vient du cœur et de la tête ;
Il semble, hélas ! qu'on soit au bout
De sa puissance de poète.

Ainsi rebuté de son art,
On se lève, on sort, on se rue,
Mâchant sa fureur, au hasard,
Dans les ténèbres de la rue.

On frappe âprement les pavés
Comme pour s'écraser soi-même,
En appuyant, à poings levés,
Ses coups de talons d'un blasphème.

Encor s'il jaillissait, du fond
De ces cris et de ces menaces,
Les bonnes larmes où s'en vont
Les rancunes les plus tenaces!

Mais l'œil garde l'aridité
Du cœur souffrant qui se resserre,
Car on répugne, par fierté,
A se pardonner sa misère.

Alors, du labeur resté vain
Cherchant le loyer dans la fange,
L'esprit, par la chair et le vin,
De ses nobles tourments se venge.

IX

Le poète veille aujourd'hui
Seul dans sa chambre avec les Muses ;
Attentif, il écoute en lui
Bourdonner les strophes confuses.

Il fume, et parfois son regard
Semble poursuivre l'élégie
A travers l'ondoyant brouillard
Qui flotte autour de sa bougie.

Avec un faible cri d'oiseau
Sa plume qui court sur les pages
S'enchevêtre dans un réseau
De vers, de rimes et d'images.

Il se débat ainsi d'abord
Contre la troupe trop pressée
Des mots qui refusent l'accord
Où les appelle sa pensée.

Mais, ce premier effort déçu,
Un souffle soudain le soulève
Pour le porter à son insu
Au point où son œuvre s'achève;

Et, sur le bord de son bougeoir,
Il vide en souriant sa pipe
Dont le fourneau qui brille est noir
Comme le cœur d'une tulipe.

X

O déclin d'un beau jour de mai !
Le soleil baigne encor la cime
Du feuillage naïf et gai
Qu'une brise du Sud anime.

Je vois, de la table où j'écris,
Briller les sveltes hirondelles ;
Elles remplissent de leurs cris
Le ciel d'azur pâle autour d'elles.

Je sens flotter sur mon travail
La douce présence d'un être :
C'est une rose de corail
Qui regarde par ma fenêtre.

Ah ! pourquoi faut-il que, soudain,
A travers mon silence pleuve
Le bruit que fait dans le jardin
L'eau sur le gazon qu'on abreuve ?

Adieu ma plume pour ce soir !
Renonçant à suivre une idée,
J'écoute en rêvant l'arrosoir
Répandre sa légère ondée.

XI

On trouve dans mes anciens vers
Une veine de poésie,
Tout ingénue avec des airs
De ruisseau bleu qui balbutie.

Je lui laissais hors de mon cœur
Suivre sa pente naturelle ;
Elle n'avait que sa fraîcheur
Et sa négligence pour elle.

En ce temps-là peu m'importait
Une faiblesse de pensée :
Souvent l'eau limpide se tait,
Dans des herbes embarrassée.

Or depuis j'ai changé son lit
En un canal de marbre lisse
Où la force de mon esprit
Sans que rien l'interrompe glisse.

Je chéris toujours la beauté,
Bien qu'aux mots stricts je la resserre;
Plus soumise à ma volonté,
Mon œuvre n'est pas moins sincère ;

Mais, quelquefois, au contact dur
De mes strophes trop ordonnées,
Je souffre d'un regret obscur
Pour l'art de mes autres années.

J'étais libre alors du souci
D'atteindre à la forme parfaite :
Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète ?

XII

Quand août s'appesantit sur les villages blancs,
Qu'à l'horizon frissonne une vapeur de flamme,
Va, porte la faucille avide dans les flancs
Du blé qui la réclame.

Marche en octobre avec ces compagnons joyeux,
Aux visages vermeils d'une vineuse fange,
Dont la troupe ondulant en ligne vers les cieux
Dépouille les coteaux couronnés de vendange.

Mineur au noir chapeau de cuir, renonce au jour,
Et, dans l'ombre où sous toi la longue échelle oscille,
Gagne le fond du puits qui mène au carrefour
De la forêt fossile.

Lesté d'un bloc de pierre au pied, la corde aux reins
Plongeur que l'eau profonde étreint de sa poussée,
Arrache en hâte au lit des sables sous-marins
La perle que distille une écaille blessée.

Parmi tous ces travaux et trop d'autres encor,
Il en est dont on meurt, hélas! afin de vivre,
Où l'homme cède un sang plus précieux que l'or
Au prix d'un peu de cuivre.

Mais entre ceux pourtant que j'ai su peindre ici,
Le plus ingrat l'est moins que celui qui te guette,
O cerveau tenaillé du sublime souci,
Cœur hautain qui ne tends qu'à la gloire, ô Poète!

Car il n'est pas, tu peux en croire un ouvrier
Déçu par le chétif honneur qu'il en recueille,
D'arbuste qui se montre, à l'égal du laurier,
Avare de sa feuille.

XIII

Septembre. Je respire autour de la maison
La chaleur du soleil que le mur me renvoie.
Où mon cœur saura-t-il trouver la guérison
Et le calme sinon la joie ?

Là-bas, fils du ruisseau dont ils marquent le cours,
Les saules sous le vent pétillent de lumière.
Je suis las de souffrir et de souffrir toujours ;
J'ai tant pleuré, la nuit dernière !

Une feuille s'en va du bouleau que voici,
Et l'air, qui la soutient un instant, me l'apporte.
Celui qui peut chanter ses larmes rend ainsi
Sa douleur plus belle et moins forte.

Les cailloux du chemin résonnent sous les fers
Des chevaux que les gens du fermier mènent boire.
Mes chagrins passeront de mon cœur dans mes vers :
Qu'il ne m'en reste que la gloire !

Sur la treille où leur rit l'odeur du doux raisin
Les guêpes font un bruit de prières confuses.
Il n'est contre l'amour, dit le Syracusain,
D'autre remède que les Muses.

XIV

En octobre, quand tu verras
Pâlir de jour en jour la vigne
Qui tient ta maison dans ses bras,
Dis à ton cœur qu'il se résigne.

Lorsque tes pas te conduiront
Dans la solitaire avenue,
Ne va point en levant le front
Te plaindre de la trouver nue ;

Mais, quittant ce bois éclairci
Dont tu foules le diadème,
Sans révolte accepte un souci
Qui n'a sa cause qu'en toi-même.

Il te fallait avoir l'orgueil,
Quand l'année était neuve et belle,
D'enraciner devant ton seuil
Un arbre à l'automne rebelle ;

Ainsi tu te serais sauvé
De voir plus tard la feuille morte
Courir au vent sur ton pavé
Et s'amonceler à ta porte.

Le laurier seul est souverain
Sur le temps qui veut que tout meure :
Que n'en as-tu commis l'airain
A la garde de ta demeure ?

XV

ENIVRÉ de voir que ton flanc
Jette un laurier déjà robuste,
Tu fournis ton âme et ton sang
Pour nourrir le divin arbuste.

Prends-y garde, car, en secret,
Son avidité te ruine ;
Ta substance s'épuiserait
Sans rassasier sa racine.

Objet du labeur entêté
Qui tient ta jeunesse asservie,
L'incertaine immortalité
Vaut-elle une heure de ta vie ?

Sache, avant d'en souffrir demain,
Que la plus hautaine couronne
Où puisse aspirer front humain
Mord les tempes qu'elle environne.

Certe, ô poète, et comme aucun,
Le fier feuillage de la gloire
Résiste à l'automne commun,
Mais sa graine est amère et noire.



III

XVI

Le forgeron, levé dès l'étoile du jour,
A l'heure où tout encore autour de moi sommeille
Travaille dans sa forge ouverte sur ma cour,
Ombre noire au milieu d'une vapeur vermeille.

Moi-même, le sein nu, frissonnant de fraîcheur,
Joyeux de me sentir avec l'aube renaître,
Je m'assieds à la table où m'attend mon labeur,
La tête entre les deux vantaux de la fenêtre.

Ah ! l'outil, quel qu'il soit, honore l'ouvrier !
Tandis que le marteau ressaute sur l'enclume,
J'écris, et, du feuillet au cœur de l'encrier,
Mes doigts font cheminer pensivement la plume.

Le forgeron robuste, affermi sur les reins,
Se cambre en contractant les muscles de son torse.
Il bat le fer avec des gestes souverains,
Et je goûte, à le voir, l'ivresse de la force.

« Compagnon, nos travaux, il est vrai, sont divers ;
Pourtant, quoique le tien où j'assiste m'ignore,
Il m'instruit à pétrir sans relâche mes vers,
Et les cadence au gré de son rythme sonore. »

Ainsi dis-je, et pendant que le son du métal
Aux strophes que j'assemble enseigne leur mesure,
La lumière gravit le ciel oriental,
Et ma vitre riante à mes côtés s'azure

XVII

Le temps n'a point pâli ta souveraine image
Telle qu'un jour d'été, jadis, tu m'apparus
Debout, battant du linge au bord d'un sarcophage,
Je te revois, fille aux bras nus.

C'est dans une prairie où la chaleur frissonne,
Où, comme un brasier vert, l'herbe s'incline au vent.
Un platane robuste à la belle couronne
T'abrite du soleil brûlant.

Je t'observe à travers les branches d'une haie.
Sur l'auge de granit tu presses tes genoux;
Du bruit de ton battoir l'écho prochain s'égaie,
Et l'eau rejaillit sous tes coups.

La palette de bois s'abat, et tu te penches;
Ton bras monte, une part de ta gorge le suit,
Et dans ce mouvement ta chemise sans manches
Découvre l'aisselle qui luit.

Un rayon de soleil mystérieux se traîne
Sous le feuillage où flotte un tendre clair-obscur.
Les toiles que tes mains trempent dans la fontaine
Sortent ruisselantes d'azur.

Et moi, le front soumis à l'immense lumière,
J'assiste avec un plein transport de volupté
Aux gestes que tu fais dans l'ombre, lavandière
Ignorante de ta beauté.

XVIII

Si tu veux voir un vase aux belles formes naître
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre
Où l'ébaucheur travaille assis devant le jour.
Il jette un pain de terre onctueux sur son tour,
Le mouille, et, résistant à l'effort du mobile,
Élève entre ses mains la frissonnante argile.
D'un pouce impérieux il l'attaque en plein cœur,
La creuse et la façonne au gré de sa vigueur.
Regarde, sous l'active étreinte qui la guide,
Le vase épanouir sa grâce encor liquide.
Tandis qu'il l'arrondit de la paume au dehors,
Ses doigts joints et courbés en polissent les bords.
L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir voilé reflète la croisée.
Souple et svelte, le col jaillit des flancs égaux :
Il chemine en faisant onduler ses anneaux.
Menée au plus haut point déjà, sa tige molle
Expire, et le potier la renverse en corolle.
Le tour s'arrête. Alors, et prenant un répit,
L'humble maître, content de son œuvre, sourit.

XIX

Suis jusqu'à la fontaine où finit son chemin
Cette fille à la belle hanche
Qui porte et sur l'épaule assure avec sa main
Un grand vase d'argile blanche.

Vois, ce rocher moussu d'où sort un filet d'eau
Et qu'entoure un champ de fougère :
Elle s'arrête ; elle a déposé le fardeau
De sa jarre encore légère.

D'un oblique genou la soutenant alors,
Elle en présente l'ouverture
A l'eau qui, sans se rompre en poudre sur les bords,
Y tombe, courbe, bleue et pure ;

Et, tandis qu'au soleil du soir brillent les flancs
De l'urne où se penche la femme,
L'eau qui bouillonne et monte avec bruit au dedans
Gravit les degrés de la gamme.

XX

J'ÉTAIS couché dans l'ombre au seuil de la forêt.
Un talus du chemin désert me séparait.
J'écoutais s'écouler près de moi, bruit débile,
Une source qui sort d'une voûte d'argile.
Par ce beau jour de juin brûlant et vaporeux
L'horizon retenait des nuages heureux.
Des faucheurs répandus à travers la prairie
Abattaient ses remparts d'herbe haute et nourrie.
D'un coteau descendaient des voitures de foin.
Ailleurs encor c'était une eau bleue, et, plus loin,
La ville aux toits d'azur liquides de lumière.
Deux hommes cependant au coin de la lisière
Apparurent, avec des fagots sur le dos,
Et qui, laissant glisser à terre leurs fardeaux,
S'assirent sans me voir aux abords de ma place.
Bientôt l'un d'eux tira du fond de sa besace
Un boisseau de fer-blanc plein de fraises des bois.
Il en fit ruisseler tous les fruits à la fois
Sur de la mousse humide au creux d'une racine;
Il le remplit ensuite à la source voisine,
Et vint, avant d'avoir bu lui-même, l'offrir
A l'autre qui semblait être las et souffrir.

O nature, génie éternel, ô grand Etre,
Je mets ma passion et ma gloire à connaître
Tes forêts, tes vergers, ta flore et tes moissons,
Et l'air et les couleurs de tes quatre saisons,
Et je dois à l'amour dont ta beauté m'enivre
Mon regret de n'avoir qu'une existence à vivre ;
Mais, ô vaste univers esclave de ta fin,
Quels que soient les trésors qu'engendre dans ton sein
Une fécondité toujours diverse et neuve,
Tu n'en possèdes point peut-être qui m'émeuve
Autant que ce pauvre homme aperçu l'autre été
Quand il agit selon l'humaine charité.

XXI

Voici l'heure où le jour naissant chasse la nuit.
Le ciel est vert. L'éclat des étoiles languit.
Seul sur la grève auprès de la vague indulgente,
Je vois, vive pâleur dont l'Océan s'argente,
L'aube qui fait jaunir les lumières du port
Et blanchit les maisons de la ville qui dort.
Un vent frais, où le cœur se dilate, circule
A travers le timide et triste crépuscule.
Bientôt l'horizon prend une couleur de feu,
Le littoral se vêt d'un brouillard rose et bleu,
Et le soleil caché peint de pourpre un nuage.
Dans l'une des villas qui bordent le rivage,
Naïves sous leurs toits de tuiles violets,
Une femme aux bras nus, qui pousse ses volets
Et tient un châle noir croisé sur sa poitrine,
Regarde à l'Orient briller Vénus marine

XXII

Les cerisiers, qu'on voit en longues avenues
S'en aller du village au village suivant,
Par les beaux soirs de juin sont pleins de jambes nues
Et de jupes qui vont au vent.

Le promeneur qui passe auprès d'eux sur la route,
Les yeux baissés, pensif, ou ne songeant à rien,
Heureux de son loisir et du calme qu'il goûte,
Lève la tête au bruit d'un rire aérien.

Contre l'arbre une échelle est dressée et la feuille
S'agite, et tout à coup s'entr'ouvre par endroit;
C'est une main, ensuite une autre main qui cueille,
Et des formes qu'on aperçoit.

Un pied brille, crispé près d'une gorge blanche.
Un bras prend son appui sur la courbe d'un cou.
Une robe s'accroche à l'ergot d'une branche
Et découvre la chair au delà du genou.

Par ce regard d'en bas les filles caressées
Éclatent en clameurs, montrent les poings, et puis
Font autour du passant faussement courroucées,
Pleuvoir une grêle de fruits.

Il les ramasse et rêve alors, pendant qu'il ôte
La poussière attachée à ces globes vermeils,
Que les belles enfants dont le feuillage est l'hôte
Ont des seins ronds et durs aux cerises pareils.

Mais déjà la nuit bleue envahit les campagnes.
Il faut, d'un pas plus vif, se remettre en chemin.
La lune d'or qui plane au-dessus des montagnes
Vous suit dans le ruisseau voisin.

On rencontre des chars de foin dont l'essieu crie.
L'air tiède par moments frissonne de fraîcheur.
Des voix viennent de loin à travers la prairie
Dans l'ombre où luit encor la lame d'un faucheur.

Et, peinte sur le fond obscur du paysage,
Mêlée à la douceur du divin soir d'été,
On rentre en emportant dans son esprit l'image
D'une rustique nudité.

XXIII

La lune ronde s'élève
A la cime d'un bouleau ;
Elle enveloppe de rêve
Le village au bord de l'eau.

Dans sa vapeur bleue et blanche
Parfois sonne un seau brillant
Qu'une forme vague penche
Sur le puits au treuil criant.

Un soc étincelant brise
L'ombre sous les marronniers.
Je respire dans la brise
L'odeur de foin des greniers.

Les bœufs qui rentrent de boire,
Enfin libres de leurs jougs,
Remplissent l'étable noire
De longs mugissements doux.

Un volet qu'on ferme chante
Comme un grillon dans la nuit.
À présent l'eau seule argente
Le silence de son bruit.

Je vois une jeune fille
Apparaître sur un seuil ;
Elle enfile son aiguille
Entre la lune et son œil.

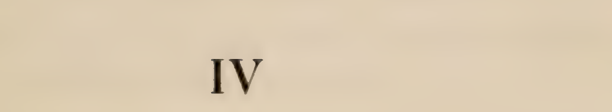
XXIV

Saison fidèle aux cœurs qu'importune la joie,
Te voilà, chère Automne, encore de retour.
La feuille quitte l'arbre, éclatante, et tournoie
Dans les forêts à jour.

Les aboiements des chiens de chasse au loin déchirent
L'air inerte où l'on sent l'odeur des champs mouillés.
Gonflés d'humidité, les prés mornes soupirent
En cédant sous les pieds.

Les oiseaux voyageurs, par bandes, dans les nues,
Émigrent vers le Sud et les soleils plus chauds.
Les laboureurs, penchés sur les lentes charrues,
Couronnent les coteaux.

Le soir, à l'horizon, parfois le ciel est rose ;
Des troupes de corbeaux traversent le couchant.
Dans le creux des sillons de la plaine repose,
Pensive, une eau d'argent.



IV

XXV

Que m'importe aujourd'hui qu'on me haïsse ou m'aime?
Mon cœur se trouve à bout;
Pour m'avoir trop de fois étreint, la douleur même
N'étonne plus mon goût.

J'ai fait en vain le tour de toutes les sagesses,
Et de tout le plaisir;
Les livres m'ont déçu, je suis las des caresses,
Et je voudrais mourir.

Mais, si fort que mes jours au fuseau de la Parque
Soient filés de chagrins,
Je ne faiblirai pas à ce point que j'en marque
Le terme de mes mains.

XXVI

La douleur est un vin d'une âcreté sauvage.
L'âme trop tendre encor qu'elle a rongée au vif
En devient insensible à tout autre breuvage
Qui n'a pas son goût corrosif.

Poison dont ma jeunesse avant l'heure fut ivre,
Ta morsure aujourd'hui peut seule m'émouvoir.
Ce n'est plus qu'en saignant que mon cœur se sent vivre :
Ma force est dans mon désespoir.

XXVII

Je défends l'accès de mes yeux
Aux larmes dont mon âme est pleine :
Elles diraient aux curieux
L'amour qui fait toute ma peine.

Ma pudeur craint leur charité
Dans un tel moment de misère
Où je me recule, irrité
Par l'amitié la plus sincère.

D'ailleurs si je tiens mon souci
De paraître sur mon visage,
C'est que je veux garder aussi
Pour moi-même le front d'un sage.

Mais ces pleurs restés au dedans
Sont un venin qui me consume ;
Il faut que je serre les dents
Pour en supporter l'amertume.

Ah! qu'ils font mal et qu'ils sont lourds,
Et que le cœur s'use à la tâche
D'opposer à leur libre cours
Un effort que rien ne relâche.

Loin de contraindre mon chagrin,
Ne vaudrait-il pas mieux, en somme,
Mettre bas ce masque d'airain
Et sangloter comme un pauvre homme ?

Cesser de souffrir qu'en secret
Ma douleur trop lente me tue,
Et, du cri qui la trahirait,
Mourir, la poitrine rompue ?

XXVIII

Die Nacht.

Hölderlin.

Le silence et l'ombre envahissent
La ville au pied des coteaux bleus.
Les réverbères y jaillissent,
Rue à rue, en chemins de feux.

A son foyer chacun rapporte
Son gain de bonheur ou d'ennui,
Et, s'asseyant devant sa porte,
Laisse la paix descendre en lui.

On écoute l'eau des fontaines
Couper de sanglots incertains
Le bruit des guitares lointaines
Qui bourdonnent dans les jardins.

Un souffle de vent frais circule
A travers le feuillage noir,
Et dans le ciel du crépuscule
L'Angelus répand de l'espoir.

La ville se recueille et rêve.
Mais voilà que, derrière un mur,
La voix d'un violon s'élève,
Apre et poignante vers l'azur.

Elle est en vérité si triste
Et frémit de tant de douleur
Qu'à chaque coup d'archet l'artiste
Semble se l'arracher du cœur.

Est-ce quelque homme solitaire,
Ivre à jamais de son souci,
Qui, lassé de tout sur la terre,
Est venu pour vieillir ici ?

Il pleure en appuyant sa joue
Sur l'instrument passionné :
Sans doute ainsi pendant qu'il joue
Il songe à ceux dont il est né ;

Il songe à sa première amie,
A ses anciens compagnons morts,
A l'isolement de sa vie,
Aux jours perdus, aux vains efforts.

Et, longtemps, la gorge serrée,
J'agonise en me retrouvant
Dans la plainte désespérée
Que son violon jette au vent.

XXIX

J'ÉPROUVE à me haïr une farouche joie.
Je me traîne devant mon propre tribunal,
Avide d'y trouver un juge partial
Qui flétrisse âprement la misère où je ploie.

Je me courbe, le cœur ivre d'humilité,
Et, lorsque j'ai reçu l'arrêt qui me bafoue,
Je me redresse avec sa brûlure à la joue,
Riant de m'être ainsi moi-même souffleté.

Car ils n'ont de recours qu'en leurs secrets blasphèmes,
Tous ces pauvres rêveurs torturés d'aujourd'hui
Qui, trop fiers pour user leur douleur sur autrui,
De tout leur désespoir s'acharnent contre eux-mêmes.

XXX

Ah ! ce bruit affreux de la vie !
Et que dormir serait meilleur
Dans la terre où le caillou crie
Sous la bêche du fossoyeur !

Le soleil a toute ma haine ;
Je suis rassasié de voir
Sa lumière quotidienne
Se rire de mon désespoir.

Ah! pouvoir donc enfin m'étendre
Dans le seul lit où l'on soit seul,
Et dans l'ombre attentive entendre
Les vers découdre mon linceul !

Et, quand en moi l'être qui pense
Sera dissous lui-même, alors,
Au cœur de l'éternel silence
N'être qu'un mort entre les morts !

XXXI

Ta jeunesse, à tort obstinée,
Ne sut longtemps que s'abuser
A croire que la destinée
Trouve sa fin dans le baiser ;

Et ce fut son erreur encore
D'avoir pu penser qu'on nourrit
Le cœur vide et qui se dévore
En gorgeant de rêves l'esprit.

Aujourd'hui, rongé d'amertume,
Tu mesures l'inanité
Du double essai qui la résume :
Littérature et volupté.

Tu sors plein d'ombre de ces livres
Qui devaient te rendre savant ;
Malgré l'amour dont tu l'enivres,
Ton cœur est plus morne qu'avant.

Ah! pécheurs naïfs que nous sommes !
Rien ne vaut la gloire, vois-tu,
De vivre pour léguer aux hommes
Un haut exemple de vertu.

XXXII

Quoique ton âme ait le droit,
A cette heure, d'être amère,
Lève le front sans colère
Sous l'épreuve qui t'échoit.

Reste au-dessus du blasphème,
De la prière et des cris ;
Garde ta fierté, souris
Et du sort et de toi-même.

Poursuis en paix ton festin
Sous l'insulte de l'orage :
Le calme moqueur du sage
Déconcerte le Destin.

XXXIII

TIRÉSIAS, prophète ancien, perdit la vue
Pour avoir contemplé, dit-on, Minerve nue.
Redoute de surprendre ainsi la Vérité
Hors du voile qui rompt à dessein sa clarté :
Nous ne sommes pas nés pour toute sa lumière.
L'insensé qui sur elle a levé la paupière
Porte à ses yeux blessés une tardive main,
Recule, et, trébuchant aux pierres du chemin,
Dans sa fuite à tâtons crie à la solitude
L'aveugle horreur dont l'a rempli la certitude.

XXXIV

Hercule, avant qu'il aboutisse
Au bûcher fait de tout un bois,
Veut encore pour la justice
S'armer une dernière fois.

C'est sur la cime expiatoire
Où, par un supplice immortel,
Prométhée assure sa gloire
D'avoir volé le feu du ciel.

Un vautour lui fouille le foie.
Sa chair, impérissablement,
A l'implacable oiseau de proie
Offre un douloureux aliment ;

Tandis que sa plainte remue
L'écho de glace des hauts lieux
Et monte au sommet de la nue
Réjouir la haine des dieux.

Saisissant son arc invincible,
Son carquois presque dépeuplé,
Hercule prend alors pour cible
La poitrine du monstre ailé.

Sa flèche inévitable est prête ;
Il vise, ébloui par le jour...
Mais le Titan lui crie : Arrête !
Je m'ennuierais sans mon vautour.

XXXV

Si jamais à mon seuil s'arrête le Bonheur,
Je lui dirai : Poursuis ta route, voyageur,
J'ai mes hôtes, tu peux les voir par les fenêtres
Marcher dans ma maison qu'ils occupent en maîtres.
Ce sont la Volupté, la Tristesse et l'Orgueil.
Dès l'aube sous mon toit je leur ai fait accueil.
La Volupté d'abord est aussitôt venue
Au creux de mes genoux s'étendre toute nue.
J'ai senti la chaleur de son souffle à mes yeux,
Elle a jeté sur moi ses bras insidieux,
Et, se laissant aller mollement en arrière,
Ses regards, à demi perdus sous la paupière,
Troubles et languissants me désignaient le lit.
Or, tandis qu'au moment où l'âme s'avilit,
Ma compagne à dessein m'aveuglait de sa bouche,
La Tristesse entre nous se glissa dans ma couche.
Nos vains embrassements ont duré tout le jour.
Le soir vient; me voici réveillé de l'amour.
Mes hôtes, me sachant désormais sans défense,
Me tiennent asservi sous leur âpre arrogance.
Ils ont ôté le Christ du mur, et, pour loyer,
Répandu dans mon vin les cendres du foyer.

Leur groupe inquiétant dans ma chambre circule ;
On les distingue mal déjà du crépuscule.
Ils chuchotent. Parfois l'un d'eux parle plus fort,
Et je comprends qu'ils sont à concerter ma mort.
Mais, dis, toi qui voulais visiter ma demeure :
Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure ?
Il est trop tard ; l'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir ;
Hâte-toi, car, là-bas, quelqu'un de moins indigne
Du seuil de sa maison t'appelle et te fait signe.

XXXVI

Je retrouve, en rentrant ce soir à mon foyer,
Fidèle, hélas ! ma Douleur sombre,
Et je laisse aussitôt mon bel orgueil ployer
Auprès d'elle à genoux dans l'ombre.

Elle m'entoure alors le cou de son bras nu
Et, m'élevant jusqu'à sa bouche :
« Vraiment ! cher pèlerin, te voilà revenu,
Me dit-elle, éprise et farouche.

Quelque lieu que tes pas sans but aient visité,
Près des mers ou dans la montagne,
Ne m'as-tu pas toujours sentie à ton côté,
Invisible et sûre compagne ?

C'est moi qui t'arrêtais de secouer au vent
Tes souvenirs, cendre tenace
Que le rêveur emporte en voyage souvent
Mêlée au pain de sa besace.

Peut-être, malgré moi guéri de mon amour,
        Ayant surmonté ta détresse,
N'es-tu qu'un amant las qui vient dès son retour
        Rompre avec sa vieille maîtresse ?... »

Mais, me voyant baisser la tête sans oser
        Répondre à son âcre ironie,
Elle m'attire et m'offre à boire son baiser,
        Source amère de tout génie.

Puis, me parlant avec une étrange douceur :
        « Je demeure donc à moi seule
Ta muse, ô mon poète, et ta fille et ta sœur
        Et ton épouse et ton aïeule !

Ne va pas en nourrir de haine contre moi,
        Car je suis nécessaire et sainte,
Et je ramène à Dieu les cœurs de bonne foi,
        Régénérés par mon étreinte. »

Or, tandis qu'elle parle encore en me berçant,
        Je regarde, apaisé par elle,
Sourire son visage austère d'où descend
        Une clarté surnaturelle.



V

XXXVII

De loin l'arbre isolé sur le coteau ne voile
Aux yeux du voyageur à peine qu'une étoile.
C'est à la nuit tombante, on se hâte ; en marchant
Tu vois l'arbre grandir sur le pâle couchant.
La route, ruban gris qui te précède, y mène.
Déjà tu reconnais le feuillage d'un chêne,
Et soudain te voici sous le fantôme noir.
A présent tu peux prendre un instant pour t'asseoir:
Les lampes du village où tu vas sont voisines.
Donc, à demi couché dans le creux des racines,
Abandonne ton âme au plaisir de rêver,
Écoute sous le vent qui vient de se lever
Les branches faire un bruit de mer par la tempête ;
Mais ne cherche plus rien au-dessus de ta tête,
Car, usurpant pour toi sur l'ordre universel,
L'ombre immense du chêne occupe tout le ciel.

Ainsi moi-même, à l'heure où, me disant mon âge,
Un premier crépuscule assombrit mon voyage,
J'ai vu sur les sommets marqués par le destin
L'amour se dessiner à l'occident lointain.

Il ne tenait d'abord qu'un point de l'étendue.
La route que je fis jusqu'à lui fut ardue :
Il m'apparut alors grand comme une forêt.
Joyeux de ce profond refuge qu'il m'offrait,
Je me suis assoupi dans son ombre sacrée.
Et, là, toute virile espérance abjurée,
J'ai vécu, je vivrai dans un lâche repos,
Oubliant que cet arbre et ses obscurs rameaux
Où parfois quelque orage atroce éclate et gronde,
Insensé, pour moi seul semblent couvrir le monde.

XXXVIII

Je passe tristement ces semaines d'hiver,
Seul et découragé, sur les bords de la mer.
C'est dans un coin perdu de la belle Provence.
Le village a ses toits épars autour d'une anse
Et sur lui la montagne où brillent les pins noirs.
J'habite une humble auberge aux humides couloirs.
Personne, sinon moi, jusqu'à ce jour n'y loge,
Et rien n'y semble vivre au-dedans que l'horloge;
Mais la mer qui résonne à quelques pas du seuil
Me sert de compagnie et soutient mon orgueil.
Je m'enferme à la nuit dans ma chambre, j'allume
Le feu qu'il faut ensuite éteindre car il fume,
Et, là, d'une bougie incertaine éclairé,
Je répands en sanglots mon cœur désespéré.
A ma table, pressant de mes deux poings ma tête,
Je laisse la fenêtre ouverte à la tempête.
J'aime à sentir la pluie inonder mes cheveux
Et ma chair frissonner aux souffles d'air fougueux
Qui tourmentent la fleur de flamme de la cire
En l'attirant dans l'ombre où moi-même j'aspire.
A travers les clameurs de mon âme, j'entends
Et la tuile qui tinte et les volets battants

Et les coups de genou du vent contre les portes.
L'auberge retentit de bruits de toutes sortes.
La mer, d'un gris d'argent sinistre à l'horizon,
Roule sans fin ses flots gonflés de trahison
Vers la grève où blanchit sa lisière d'écume.
Je m'enivre longtemps de sa froide amertume,
Mais le cruel amour dont je suis dévasté
Me déchire le cœur avec tant d'âpreté
Qu'atteignant son excès ma détresse s'exhale
Dans un grand cri qu'emporte aussitôt la rafale.
Ayant ainsi souffert autant que je pouvais,
Et fermant la fenêtre alors, je me dévêts
Bien vite devant l'âtre et les cendres mouillées ;
Et, la seule douceur de ces tristes veillées,
C'est le bonsoir jeté pendant que je m'endors
Par l'hôte qui s'éloigne au fond des corridors.

Si trop souvent, à l'heure où s'ouvre ma paupière,
Je blasphème, les poings crispés vers la lumière,
Quelquefois l'espérance assiste à mon réveil
Quand la mer vient bercer ma chambre de soleil
Et que de mon chevet je peux voir à deux lieues,
Là-bas, dans un brouillard briller les Iles bleues.
Je sors, et, caressé par un air attiédi,
Je marche en attendant l'Angelus de midi
Dans le port où s'agite un peuple ami des rames.
Le rivage est bordé par des groupes de femmes
Qui se montrent d'un doigt moqueur cet étranger
Toujours seul et que rien n'interrompt de songer.
Des pêcheurs attelés en grappe autour d'un câble
Travaillent à tirer leur barque sur le sable,
Et d'autres, accroupis, rhabillent leurs filets.

Côtoyant l'eau qui saute au milieu des galets,
Je vais m'asseoir plus loin dans les rochers du môle.
Là, sur la pierre chaude appuyé de l'épaule,
Je regarde onduler sous le flot transparent
Les herbes que la mer soulève en respirant,
Et je recueille en moi de toutes mes narines
Le soleil et le vent et les odeurs marines.

Je voulais visiter les Iles. Un matin
Que leurs berges d'argent riaient dans le lointain
Entre le double azur de l'éther et des ondes,
J'ai, parmi le troupeau des larges barques rondes,
Choisi celle d'un vieux pêcheur à sourcils blancs
Dont le fils avec nous prit place sur les bancs.
On partit. Je suivais des yeux notre sillage.
Bientôt le port parut rentrer dans le rivage ;
Puis je vis, tout autour du golfe, un peu plus tard,
Les montagnes quitter leurs jupes de brouillard.
Des sommets à la mer, d'éblouissante moire,
Leurs ravins les coupaient de ruisseaux d'ombre noire.
Près de moi, d'un effort égal, mes deux marins,
Par leurs jarrets tendus assurés sur les reins,
Creusant ou raidissant leurs poitrines puissantes,
Chassaient et ramenaient les rames fléchissantes.
A la hauteur du cap on rencontra le vent.
Nous plantâmes le mât dans son plancher mouvant ;
La voile y fut guindée avec une poulie,
Et, sitôt que la brise oblique l'eut emplie,
La barque obéissante et libre d'avirons
Bondit comme un cheval qui sent les éperons.
Alors j'ai tressailli d'orgueil, ô bien-aimée,
Et je t'ai dans mon cœur éperdûment nommée.

La fièvre et le désir de vivre étaient en moi ;
Dans un transport soudain d'espérance et de foi
J'offrais à notre amour cette heure de lumière.
Mes compagnons oisifs se taisaient à l'arrière.
Moi, près du foc, debout et leur tournant le dos,
Je devançais de loin la barque sur les eaux
Par un intérieur élan de tout mon être ;
Car il me semblait voir dans mon rêve apparaître,
Joyeuse, avec les bras levés haut vers les cieux,
Ton image marchant à moi sur les flots bleus.

Je viens de parcourir la plus grande des Iles.
Je suis sur un coteau pierreux, riche en reptiles,
Désert, où je m'arrête un instant sous des pins.
J'ai leurs ombres d'azur mobiles sur mes mains,
Et, parmi leur odeur d'écorces et de résine,
Je respire la mer de toutes parts voisine.
Ce lieu, la solitude et le soleil sont doux.
La brise par moments berce entre mes genoux
Les romarins en fleurs qui bourdonnent d'abeilles.
De rauques cris de coqs m'arrivent aux oreilles,
Et, secrète, au-dessous du coteau, j'aperçois
Une verte vallée où fument quelques toits.
Ailleurs l'écho répond à des trompes de chasse.
Le silence renaît ensuite. Je ramasse
Un caillou lisse et blanc d'une fraîcheur de chair,
Dans les âges anciens laissé là par la mer,
Et je ressens si fort l'immortelle torture
De voir autour de moi sourire la nature,
De la contempler seul avec le Souvenir,
Et de m'user en vain le cœur à contenir
Une tendresse ardente et toujours renfermée,
Que je baise en pleurant la pierre inanimée.

Je trouve sur ma table, attendant mon retour,
Une lettre où se peint le plus sincère amour.
J'ai près de la fenêtre employé pour la lire
Les dernières lueurs du jour qui se retire.
On m'écrit donc : Mon bien-aimé, que deviens-tu ?
Je crains que de nouveau tu ne sois abattu.
Nous avions cependant échangé la promesse
Que chacun lutterait pour vaincre sa tristesse !
Mais moi-même, à travers toute ma volonté,
Je sens que mon courage avec toi m'est ôté.
Paris, où le devoir des faux plaisirs me cloue,
Baigne dans le brouillard et la pluie et la boue.
Je cours à contre-cœur le soir de bal en bal ;
J'y souffre de songer que je te ferai mal
Parce que dans leurs bras d'autres m'auront tenue
En caressant du coin des yeux ma gorge nue.
Le jour, je ne sais plus comment me reposer :
Il me manque entre deux visites ton baiser.
Mon enfant, tu bannis, dis-moi, de ta pensée
Les doutes qui déjà bien souvent m'ont blessée ?
Si quelque ombre t'aveugle encore, écarte-la :
Ma vie est certe assez amère sans cela.
Mon amour n'a-t-il pas ce qu'il faut en lui-même
Pour me justifier devant l'homme que j'aime ?
Après t'avoir montré ses preuves, se peut-il
Qu'il s'abaisse à rêver seulement rien de vil ?
Ma tendresse de loin n'en est que plus fidèle ;
Elle te suit partout d'un invisible zèle,
Elle est pour le bénir présente à ton labeur
Et tremble tour à tour ou d'espoir ou de peur.
Je vois qu'à trop durer l'isolement te pèse ;
Ne laisse pas ton âme y devenir mauvaise.

Choisis des compagnons délicats au cœur gai
Et trompe en voyageant les heures jusqu'en mai ;
Nous serons réunis alors, et dans la joie.
Adieu, cher, doux ami. Sois brave. Je t'envoie
Tant d'amour que les mots pour le dire sont peu
Bientôt je t'écrirai plus longuement. Adieu.

XXXIX

Nous montons dans la vie, en peinant, côte à côte;
Mais un mur entre nous suit le même chemin,
Hélas! et l'on ne peut, tant la crête en est haute,
Se voir ni se donner la main.

On échange, il est vrai, mainte parole tendre,
L'un et l'autre on s'appelle en chantant par son nom:
Eh ! qu'est-ce donc, au prix de l'angoisse d'entendre
Pleurer souvent son compagnon ?

Quand l'étoile du soir, pour nous triste à voir poindre,
Réunit les amants heureux dans le repos,
Nous n'avons, vainement avides de nous joindre,
Rien à nous deux que nos sanglots.

Ma compagne parfois reste en arrière et crie,
D'une voix que déchire un âpre désespoir :
Mes pieds sont las, ma chair jusqu'à l'âme est meurtrie,
La douleur me force à m'asseoir.

Il est aussi d'amers moments où je l'écoute
Rire tout bas avec quelque autre voyageur ;
Une rage jalouse et la haine et le doute
Se disputent alors mon cœur.

Même, m'imaginant cet homme occupé d'elle,
Je me dis : Que font-ils à l'abri de mes yeux ?
Elle ne sent donc pas combien m'être infidèle
De la sorte est plus odieux !

Mais une brèche enfin s'ouvre dans la muraille.
On s'élance, les bras tendus, éperdûment,
Et les noces ont lieu sur un lit de broussaille
Où l'on souffre encore en s'aimant.

Cette étreinte a suffi pour fondre les rancunes ;
Ce qui n'est pas le seul présent semble aboli :
L'amour quand on se sait si peu d'heures communes,
Serait atroce sans l'oubli.

Puis on reprend, chacun selon sa destinée,
Le sévère devoir prescrit par la raison,
Presque heureux d'avoir pu pendant une journée
Contempler le même horizon.

Poursuivrons-nous plus tard le chemin, sans barrière,
Ensemble, tendrement l'un sur l'autre appuyés
Pour ne faire à jamais qu'une seule poussière
Et qu'une ombre unique à nos pieds ?

Ou bien, marquant peut-être ici nos pas suprêmes,
Devrons-nous voir, surpris par un tournant du sort,
Aboutir et la route et le mur et nous-mêmes
Au gouffre brusque de la mort ?

XL

C'est l'heure, après la pluie, où, redevenant pur,
Le ciel du soir se peint dans les vitres riantes,
Où les trottoirs mouillés réfléchissent l'azur
Et les pieds nus des mendiantes.

Couple las que son rêve isole des passants,
Nous suivons vers l'Ouest les rives de la Seine,
Mais tout à leur souci nos cœurs restent absents
Des lieux où le hasard nous mène.

Parfois, levant les yeux au bord d'un carrefour,
Nous regardons avec des paupières émues
Les amants séparés par la tâche du jour
Se rejoindre à l'angle des rues.

Ils vivent, à les voir, dans de pauvres emplois ;
Et leur destin pourtant nous fait haïr le nôtre,
Car la nuit dont l'attente entrelace leurs doigts
Va nous arracher l'un à l'autre.

Aussi l'éclat pensif du beau couchant d'été,
L'air neuf où la rumeur de Paris se disperse,
Attristent-ils, ce soir, jusqu'à l'anxiété,
Notre amour que le sort traverse.

Tu gémis. Un profond soupir gonfle ton sein,
Ta douleur un moment paraît sur ton visage ;
Puis ton âme aussitôt rentre dans le dessein
Qu'elle s'est tracé d'être sage.

Cependant le soleil qui s'est couché là-bas
Couronne d'or le front bleuâtre des collines.
Maintenant nous marchons avec l'heure à grands pas.
Soudain contre moi tu t'inclines :

« Bien-aimé, me dis-tu, c'est l'instant d'être fort.
Adieu. » Ma bouche presse une bouche qui brûle,
Tu pars vite ; et, tandis que j'endure la mort,
Tu te perds dans le crépuscule.

Il me semble être seul sur la terre à présent.
Ayant quitté les quais pour la berge déserte,
Je me plais à sentir l'appétit du néant
S'emparer de mon cœur inerte.

C'est la nuit. Bon refuge à tous les désespoirs,
Devant moi qui sanglote assis sur une borne,
Le fleuve d'argent roule au loin sous les ponts noirs
Son onde éblouissante et morne.

XLI

Demeurons jusqu'au bout deux âmes insoumises.

Pourtant, va, j'y consens, pleurer dans les églises,
Puisque la liberté t'en manque sous ton toit.
Le soir, quand ton courage avec le jour décroît,
Entre dans quelque nef pleine de crépuscule ;
Choisis un coin désert où l'ombre s'accumule,
Et là, jetant ton front qui brûle dans tes mains,
Laisse aller à l'envi des pleurs longtemps contraints.
Obscure, au plus profond de toi-même abîmée,
Appelle-moi, prends-moi pour témoin, bien-aimée,
De ces grands mouvements terribles de douleur
Que notre pauvre amour excite dans ton cœur.
Sans m'épargner, peins-moi toute ton amertume,
Raconte-moi le vain désir qui te consume ;
Par tes cris, tes sanglots, ignorés du dehors,
Détends ton âme prête à rompre ses ressorts,
Et que, portée enfin à son excès suprême,
Ta souffrance en un coup meure par elle-même.

Puis, te sentant soudain, après ces désespoirs,
La force de reprendre avec tous ses devoirs

Une existence ingrate et plus lourde à chaque heure,
Sors du temple, il est nuit, regagne ta demeure,
Et, maîtresse de toi, dans le calme acheté
Par ce voluptueux moment de lâcheté,
Envisage, d'une âme à qui rien ne peut faire,
Notre amour qui veut vivre et le Destin contraire.

XLII

Que m'importe la ville où je me trouve ici ?
J'ai pris le train pour fuir mon cruel vieux souci,
Je suis sur un balcon, la nuit, et c'est décembre.
Il fait derrière moi noir et doux dans ma chambre.
Sous mes pieds roule un fleuve immense dont les flots
Se bousculent dans l'ombre avec de grands sanglots.
Je vois des toits, des quais, des ponts couverts de neige.
Une bise assidue et sifflante m'assiège,
Mais je souffre d'un feu si brûlant dans le cœur,
Que j'ouvre à l'air glacé ma bouche avec bonheur.
Tout ce que l'âpre amour qui me domine entraîne
De désir et de doute et d'espoir et de haine
Bouillonne en moi sans fin comme un ferment impur ;
Et, traversant le fond de mon esprit obscur,
La vie encore à vivre et les choses passées
Y forment un affreux désordre de pensées,
Tandis que, suspendu sur le fleuve au grand bruit,
Je m'enivre des vents qui viennent de la nuit.

XLIII

Elle m'écrit : Encore un jour vécu pour rien !
Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien,
Se perd dans ton absence à des choses petites.
Jusqu'à ce soir j'ai fait des courses, des visites,
Reçu des gens. Je suis dans un vrai désarroi,
Et très lasse. La vie est affreuse sans toi.
Seule à présent, au coin du feu je reste assise,
Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise.
C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,
Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé.
Je t'étreins fervemment de toute ma pensée,
Ton amour m'environne et me tient embrassée
Et me réchauffe mieux que l'ardeur du foyer.
N'entends-tu pas les chiens nocturnes aboyer
Et contre les volets fermés gémir décembre ?
Tout à l'heure, en allant et venant dans la chambre,
Je me suis dévêtue avec un soin jaloux :
Mes bagues, menu tas, dans la coupe à bijoux,
Ma ceinture, le col aux agrafes rétives,
Les rubans, les lacets, les nœuds où tu n'arrives
Jamais sans mon secours qu'à t'irriter les doigts
Quand ta fièvre les hâte et les rend maladroits ;

Le corsage quittant l'épaule, une enjambée
Rapide pour sortir de la jupe tombée,
Le soupir de la gorge enfin libre, et se voir,
Nudité frissonnante, au fond du grand miroir.
Alors, pleine d'horreur pour mon corps inutile,
En invoquant tes bras qui sont mon seul asile,
J'ai pleuré. Je t'écris sur mes genoux croisés.
Sur un meuble voisin, sous mes yeux, sont posés
Tes livres, des objets dont chacun me rappelle
Ou le plus cher matin ou la nuit la plus belle,
Ou les plus douloureux moments de notre amour.
La bougie hésitante, à travers l'abat-jour,
Sur le lit préparé répand une douce ombre,
Et la chambre alentour est recueillie et sombre.
Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir,
Pour respirer le souffle ardent de mon désir
Et m'emportant, muette, heureuse, inanimée,
Me faire sangloter et mourir d'être aimée ?...
Mais mes yeux ne voient plus ce que trace ma main,
Je suis lasse ; il me faut des forces pour demain.
Adieu donc, dors en paix, mon enfant : je me couche.
Ah ! reçois mes baisers les plus chauds sur ta bouche.

XLIV

Ton image en tous lieux peuple ma solitude.
Quand c'est l'hiver, la ville et les labeurs d'esprit,
Elle s'accoude au bout de ma table d'étude,
Muette, et me sourit.

A la campagne, au temps où le blé mûr ondule,
Amis du soir qui tombe et des vastes couchants,
Elle et moi nous rentrons ensemble au crépuscule
Par les chemins des champs.

Elle écoute avec moi sous les pins maritimes
La vague qui s'écroule en traînant des graviers.
Parfois, sur la montagne, ivre du vent des cimes,
Elle dort à mes pieds.

Elle retient sa part des tourments et des joies
Dont mon âme inégale est pleine chaque jour ;
Où que j'aille, elle porte au-devant de mes voies
La lampe de l'amour.

Enfin, comme elle est femme et sait que le poète
Ne voudrait pas sans elle oublier de souffrir,
Lorsqu'elle me voit triste elle étend sur ma tête
Ses mains pour me guérir.

XLV

Quand mon esprit s'apprête à faire un dur voyage
Que ta présence aimée entraverait bientôt,
Tu me dis, en touchant mon front d'un baiser sage :
Adieu, pars seul, puisqu'il le faut.

Je pars donc. Le pays où je m'ouvre une route,
Je l'ai souvent déjà, mais en vain, visité,
Brûlant d'y découvrir dans les brouillards du Doute
Le temple de la Vérité.

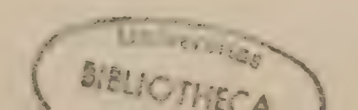
C'est un âpre pays plein de périls sublimes.
Parfois, dans des sentiers qui traversent le mien,
J'y vois d'autres esprits de sommets en abîmes
Rechercher l'immuable Bien.

On ne sait pas qu'on est dans un grand labyrinthe
Où, lorsqu'il se croit loin parce qu'il se sent las,
Soudain le voyageur trébuche dans l'empreinte
Profonde de ses premiers pas.

Mais que me font à moi mes forces épuisées!
Je me repose alors dans l'amour que j'ai fui,
Car les chemins divers que suivent mes pensées
Me ramènent toujours à lui.

XLVI

COMME je m'accusais d'avoir à quelque écrit
Loin d'elle tout le jour occupé mon esprit,
De m'être, cœur ingrat, laissé par un poème
Trop longtemps divertir des soins dus à qui m'aime,
Elle mit ses genoux au bord de mon fauteuil,
Et, caressante, avec un sourire d'orgueil,
Me dit : « Naïf enfant, est-il vrai ? tu t'accuses
De m'avoir dérobé des heures pour les Muses !
Ce sont là de touchants remords, cher ingénu.
Mais parle, puisqu'ici je te vois revenu
De la fontaine où vont s'inspirer les poètes.
Cette eau qui réfléchit la montagne aux deux faîtes,
Si limpide et pourtant si pénible à puiser,
Passe-t-elle en douceur le miel de mon baiser ?
Amant volage admis au commerce des Vierges
Qui d'un pas concerté hantent les doctes berges,
Certes, tu souffrirais si, cruelle à mon tour,
Je reniais ton cœur rempli de leur amour.
Mais, dans cet instant même où tu me les égales,
Que peuvent contre moi mes divines rivales ?
J'oppose, moi mortelle, à leurs fantômes creux
Mon âme suspendue humblement à tes yeux,



Mon sang qui t'asservit ma chair passionnée,
Ma joie enfin d'avoir reçu pour destinée
De vivre et de penser avec toi dans le temps. »
Elle se tait, s'approche et se penche. Je sens
Sur mon visage errer le feu de son haleine,
Se nouer à mon cou d'une étreinte soudaine
Ses bras, souples, polis et frais comme des joncs,
Et peser sur mon cœur qui bat à coups profonds
Une gorge où Vénus respire tout entière.
Puis par degrés sa tendre entrave se resserre,
Son corps svelte se hausse et contourne le mien,
Et, me mordant l'oreille, elle me dit : « C'est bien !
Si donc ton vrai devoir veut que tu me repousses,
Qu'avant tout, mon ami, les Muses te soient douces ! »

XLVII

L'ambre, le seigle mûr, le miel plein de lumière
Dont le gâteau ressemble aux grottes de Fingal,
Comparés aux cheveux dont mon amie est fière
N'offrent pas un éclat égal.

Que mon amie heureuse auprès de moi s'endorme,
Je ne puis me lasser de voir dans son sommeil
Ses cheveux répandus faire à sa blanche forme
Un large berceau de soleil.

Quand, au creux de son bras plié devant sa joue,
Elle a patiemment peigné leur écheveau,
Elle renverse un peu la tête et les secoue
Comme des torches sur sa peau.

Son buste nu frissonne en sentant leur caresse :
Elle est à son miroir, debout ; ils sont si longs
Que leur dernière boucle expire avec mollesse
Sur les roses de ses talons.

XLVIII

Dans ce cloître ignoré des guides
Où n'erraient de pas que les miens,
Je trouvai des sépulcres vides
Qui furent aux premiers chrétiens.

Lisant l'épitaphe que porte
Chaque marbre, gravée en creux,
Celle-ci, d'une jeune morte,
M'arrêta longtemps à l'un d'eux.

Les lignes dont elle est formée
Me traversent d'une âpre horreur,
Quand je serre ma bien-aimée,
Nue et fraîche, contre mon cœur.

— O voluptueux, disent-elles,
Tu bâtis ton bonheur sur l'eau.
Souviens-toi de toutes les belles
Qui sont déjà dans le tombeau.

XLIX

Si, contraint par l'amour à souffrir en secret,
Pour pleurer librement je gagne la forêt
Quand décembre en remplit les ornières de glace,
J'y rencontre parfois quelque pauvresse lasse,
Chancelant sous un faix inique de fagots.
Près de voir se croiser nos destins inégaux,
Elle lève sur moi du fond de sa misère
D'humbles yeux qu'une horrible écarlate lisère,
Et s'éloigne. Mes pas me portent plus avant
Sous les arbres sans feuille entrechoqués du vent.
Le bien-aimé fantôme à ma droite chemine ;
Mais de l'autre côté le spectre de famine,
Griffant de ses pieds nus la terre qui les mord,
Me couvre d'ombre avec sa charge de bois mort.
Je ne puis écarter cette image importune,
Il m'apparaît qu'au prix d'une telle infortune
L'amoureuse douleur n'est qu'un songe, et voici
Que j'ai honte de croire encore à mon souci.

L

Mon amour inégal est plein d'emportements.
Tu le sais, au milieu des plus heureux moments
Il fermente soudain comme une mer mauvaise.
Tes sourires, ta voix, tes pleurs, rien ne l'apaise.
Battu d'un vent jaloux qui provoque ses flots,
Il obsède le ciel d'innombrables sanglots.
Il tonne, et contre toi sa force se déchaîne
Avec une fureur qui ressemble à la haine.
Éperdue à la fois d'épouvante et d'orgueil,
Tu parcours cet abîme affreux d'un long coup d'œil.
Pareil dans son désordre aux eaux bouleversées,
Mon cœur t'offre l'aspect d'un conflit de pensées
Dont tu sens rejaillir l'écume sur ton front.
Mais, quels que soient les cris de menace et l'affront
Où ma colère alors à ton égard s'oublie,
Tu ne fais qu'en souffrir sans en être affaiblie ;
Car tu n'ignores pas que cet âpre océan,
Après avoir en vain dépensé son élan,
Laissera sur tes pieds qui foulent son rivage
Mourir dans un baiser sa grande âme sauvage.

LI

L'AMOUR le plus limpide a sa secrète boue.
Un rêveur altéré, devant ce cristal pur
Où son reflet mobile à fleur de ciel se joue,
S'agenouille, joyeux d'y boire en plein azur.

Il étanche sa soif sublime de mirage,
Puis, d'un cœur insensé suivant le prompt désir,
Dans l'infini trompeur où flotte son image,
Avide, il veut encor soi-même se saisir.

Mais, dès qu'il est entré dans la claire fontaine,
Il voit, jailli du sein de sa virginité,
L'épais tourbillon noir d'une vase soudaine
Se répandre à travers l'idéal convoité.

On trouve l'ombre au fond de toute foi qu'on creuse;
Aussi, jaloux du peu d'illusions qu'il a,
Le sage s'en tient-il à l'apparence heureuse :
Sois donc, si tu le peux, mon fils, ce sage-là.

LII

Dès le premier moment, ce jour-là, tu compris,
A voir fuir sous tes yeux mes regards assombris,
Que mon cœur contre toi se forgeait des chimères.
Un faux rire courut sur mes lèvres amères
Quand tu me demandas avec humilité
Pour quel motif j'avais ainsi l'air irrité.
Nous nous mîmes alors en chemin, à distance,
Moi muet, toi portant le poids de mon silence.
Les prés franchis, on fut bientôt dans la forêt.
Le lieu? Tu t'en souviens encore. Il m'apparaît
Gravé dans ses détails au vif de ma mémoire.
La lumière du ciel joyeux me semblait noire.
Je te suivais, les poings contractés, jouissant
De m'entrer dans la chair les ongles jusqu'au sang;
Et, tout entier en proie à l'âpre frénésie
Où s'égare l'amour fouetté de jalousie :
Toi qui m'avais juré les plus sacrés serments,
Tu mens, criais-je en moi, malheureuse, tu mens!
Ce n'est rien de goûter ma tendresse assidue,
Tu te plais aux désirs que ta beauté remue
De même qu'au travers du sentier où tu vas
Tes jupes font voler les feuilles sur tes pas.

Je suis las d'amuser une femme cruelle.
Mais quoi donc?... La tromper? J'en souffrirais plus qu'elle.
Mourir? Je ne sais qui l'aurait après ma mort.
Et je te regardais et je frappais plus fort.
Tu tressaillais, courbant le dos, baissant la tête,
Comme atteinte à tout coup par l'insulte secrète.
Soudain tu t'arrêtas, et, tournée à demi :
« Ah! me dis-tu, marchez devant moi, mon ami,
Car je sens que ma vue enivre votre haine. »
Mais les pleurs qui tremblaient dans ta voix incertaine,
Mais ton triste, ton doux, ton suppliant maintien
Et l'élan contenu de ton corps vers le mien,
Mais tes yeux, à présent levés sur mon visage
Et, par-dessus les mots, me parlant leur langage,
Tout dans ton être enfin protestait de ta foi
Et de quel grand amour ton âme, malgré moi,
Entourait, sans égard à son propre supplice,
Mon cœur passionné jusque dans l'injustice.

LIII

Un autre jour, c'était sous un porche d'église,
Par la pluie, à la fin d'une après-midi grise.
Depuis l'aube, et faut-il te rappeler pourquoi ?
Mon cœur se dévorait de haine contre toi.
Accrue à chaque instant d'une image nouvelle,
Ma torture jalouse en ce lieu devint telle,
Que, me ruant sur toi, farouche, à demi fou,
Je te sifflai des mots d'insulte dans le cou.
Près d'un pilier, au coin du portail, immobile,
Un aveugle plaintif nous tendait sa sébile.
Moi, poussé par mon sang furieux, je cherchais
Quelqu'un dont le destin requît tous les respects
Pour lui faire payer sous tes yeux mon martyre.
Et j'aperçus le pauvre au visage de cire.
J'enveloppai d'un noir regard ce mendiant
Plein de vieillesse, infirme, à genoux, suppliant,
Membre vivant du seuil de la maison chrétienne,
Et j'aurais, si ta main n'avait saisi la mienne,
J'aurais, lâche instrument de douleur à mon tour,
Sur cet être sacré souffleté notre amour.

LIV

Dans le verger que Juin pavoise de cerises,
Trois vierges, de vingt ans à peine, sont assises.
Une immense lumière occupe le ciel blanc.
Un arbre dont les fruits sont bas couvre le banc
Où, tranquilles, la tête en arrière inclinée,
Elles laissent couler l'heureuse matinée.
Caché dans la charmille obscure, je les vois.
Sans pouvoir distinguer les mots, j'entends leurs voix.
D'un mouvement distrait, tout en causant entre elles,
Elles creusent le sol du bout de leurs ombrelles.
Sous le balancement léger des grands chapeaux
Leurs visages baignés d'un demi-jour sont beaux,
Et la fleur de leur âge éclate sur leurs joues.
Leurs bouches, par instant rêveuses, font des moues,
Ou s'ouvrent sur des dents candides en riant.
Une tête se tourne et montre un cou friand,
Et la perle qui brille au lobe de l'oreille
En rehausse la grâce et la nacre vermeille.
L'aérien tissu des étoffes d'été,
Répandu sur ces corps de chaste volupté,
Flotte en nuages frais de la gorge pudique
Aux genoux que la robe insinuante indique.

Il arrive parfois qu'une jupe soudain
Remonte en découvrant un bas de jambe fin.
L'une de ces enfants se lève, et d'une branche
Elle approche son bras qui colore la manche,
Fouille la feuille, atteint, détache et goûte un fruit,
Et, relâchant alors le rameau qui s'enfuit,
Va se rasseoir au creux du banc où ses amies
Languissent, de chaleur vaguement endormies.
A chacune elle donne un baiser dans le cou,
Puis pose en le flattant sa main sur leur genou,
Et d'une brusque étreinte enlace leurs deux tailles ;
Et ce sont des éclats et de tendres batailles.
Et ces jeux leur sont doux et leur semblent charmants,
Parce que l'été rit à leurs premiers vingt ans,
Et parce qu'elles sont contentes d'être heureuses.

Beau groupe environné de jour, chères joueuses,
Je reconnais le dieu qui vous anime ainsi :
Il fut, il est ma joie et souvent mon souci ;
Je ne vois mon destin qu'à travers son image.
Pour vous seules encore il reste sans visage.
Vous ne prononcez point son nom, même entre vous,
Tant ses pressentiments rendent les cœurs jaloux.
Mais ce n'est pas en vain que vous rêvez ce maître :
Il vous guette, il attend son heure de paraître.
Demain, l'une après l'autre, il saura vous ravir.
Des larmes, un sanglot, une plainte, un soupir,
Ses bras se fermeront sur vous, vous serez femmes ;
Et vous mêlant à lui, respirant dans ses flammes
La plus vaste espérance et le suprême orgueil,
Vous prendrez le chemin de votre nouveau seuil.

Il épanouira vos âmes ingénues
A des félicités qui vous sont inconnues ;
Et, plus tard, quelque soir de juin, dans ce verger
Où rayonne aujourd'hui votre bonheur léger,
Mes yeux vous reverront, ô belles jeunes filles,
Mères, et confondant à vos pieds trois familles.

LV

Couple neuf, on voyage en wagon jusqu'au soir,
Enivrés d'être deux, d'être seuls, de pouvoir
Etreindre un peu déjà son rêve et se sourire
Sans fin pour échanger ce qu'on n'ose se dire.
Souvent, pendant ce long vis-à-vis tendre et doux,
Un entretien muet des mains et des genoux
Appelle tout le sang des cœurs sur les visages.
Le train court au-devant de nobles paysages,
Mais ce que chacun voit de la terre et des cieux
C'est l'image que l'autre en porte dans les yeux.
Le jour tombe, et voici les maisons des vallées
Qui s'éclairent au pied des montagnes voilées.
On se montre au couchant une étoile qui luit
Comme un présage heureux de la première nuit.
L'ombre au dehors devient de plus en plus obscure.
On écoute gémir les rails sous la voiture,
Et, quand les rideaux bleus des lampes sont baissés,
On s'endort à demi, l'un à l'autre enlacés.

Le temps coule. Soudain, au travers des paupières,
On sent confusément défiler des lumières.

On arrive. Une vieille auberge vous reçoit,
Basse, avec des balcons abrités sous son toit.
Une chambre vous est ouverte ; on y pénètre.
Il y fait noir. Au fond de l'ombre une fenêtre
Forme, pleine de lune, un cadre éblouissant.
Aussitôt, sans parler, et d'un bras caressant,
Le jeune homme y conduit la chère jeune fille.
Là, parmi la montagne, argent pur, un lac brille.
On en cherche des yeux l'autre bord incertain.
L'eau courte flatte et bat le rivage voisin,
Et les barques du port qui tirent sur leurs chaînes
Mêlent leur rythme aux sons des musiques lointaines
Que jettent à la nuit les hôtels des hauteurs.
Les trains dans les rochers font de grandes rumeurs.
Et l'on entend décroître à la fois leur tonnerre
Et frémir les tilleuls sur le quai solitaire.

Mais déjà les amants que leur fièvre affaiblit
Marchent vers la blancheur nuptiale du lit.
Dans cette chambre où l'ombre est douce, où rit la lune,
Où commence pour eux la vie enfin commune,
Où l'amour les remplit d'ivresses d'avenir,
D'un baiser qui la rend plus lourde à soutenir
Il goûte son cou tiède et sa bouche tremblante.
Il promène longtemps sur elle une main lente
Dans un tendre désir qui demande pardon ;
Alors, laissant aller sa tête à l'abandon,
Elle l'embrasse avec des étreintes peureuses
Et pleure contre lui des larmes bienheureuses.

LVI

Parfois, craintivement, dans mes bras tu te serres,
Comme pour t'y cacher d'un importun souci,
Et tu lèves alors sur moi tes yeux sincères
Où se peint ton cœur obscurci.

Tu me dis, et j'entends ton âme qui soupire :
« Hélas ! mon bien-aimé, je songe que le temps
Exerce sur l'amour un souverain empire :
Le tien cédera-t-il aux ans ?

N'est-il pas immuable en toi l'homme qui m'aime ?
Quoi ! Se peut-il qu'un jour je te sente changer,
Et que d'un cœur peureux m'interrogeant moi-même :
Qu'a donc mon ami d'étranger ?

Je vois trop, sans oser me résoudre d'y croire,
Que ses regards souvent se dérobent aux miens.
Il ne témoigne plus qu'une joie illusoire
A soutenir nos entretiens.

Ame, corps et pensée, il me possédait toute ;
Même absente, j'étais encore auprès de lui.
De si fidèles soins l'ont fatigué sans doute
Puisqu'il les rebute aujourd'hui.

Peut-être que ma chair n'a plus rien qui l'émeuve ;
A mon insu, déjà, peut-être qu'il élit,
Sa jeunesse ayant faim d'une nudité neuve,
Quelque autre femme pour son lit.

Ainsi, plus douloureuse et plus abandonnée
Qu'avant la nuit poignante où j'ai reçu ta foi,
Il me faudrait aller finir ma destinée
Dans les ténèbres, loin de toi !

Ah ! serre-moi plus fort et laisse que je crie !
Cher objet où pour moi le monde est renfermé,
Mon soleil et mon air, mon toit et ma patrie,
Reste avec moi, mon bien-aimé ! »

Mais les mots et la voix te manquent ; tu te noues
Tout éperdue à moi d'un brusque embrassement,
Et tes larmes avec les miennes sur nos joues
Se confondent un long moment.

Sans vouloir te parler d'abord, je te rassure
Des doutes de ton cœur par un grave baiser ;
Ta bouche le respire, et je sens à mesure
Ta gorge en émoi s'apaiser.

Pauvre femme, te dis-je enfin, douce insensée,
Je t'aime et je pardonne à tes vaines douleurs ;
Par là que ma tendresse en serait offensée
Elle justifierait tes pleurs.

Ingrate, d'où te vient qu'à présent ta foi tremble ?
T'ai-je jamais failli dans le mauvais chemin ?
Mieux qu'un serment les jours amers vécus ensemble
Te jurent de moi pour demain.

Les traverses n'iront qu'à serrer davantage
Ces beaux liens d'amour qui nous tiennent si fort ;
Et ne crains plus pour eux une rivale ou l'âge :
Ils ne rompront que par la mort.

VI

LVII

Les ombres d'une nuit d'automne sont venues.
Le vent du Sud, l'éclat des étoiles trop nues,
Présagent pour demain la pluie. On est aux jours
Où les gens de la terre achèvent leurs labours.
Quelques sillons déjà sont pleins des nouveaux germes.
Et maintenant c'est l'heure où s'éclairent les fermes.
Les derniers laboureurs sont rentrés du travail.
Dans chaque étable on donne à manger au bétail.
Des hommes, leur lanterne à la main, dans les granges,
Promènent sur les murs des spectres noirs étranges.
Le village chuchote encore sous ses toits.
Par moment un cheval s'ébroue, un bruit de voix
Se mêle au bruit de l'eau qui tombe de l'écluse.
L'obscurité respire une bonté confuse.

Seuls à ne pas avoir leur part dans cette paix,
Ton cœur et ton esprit se sentent inquiets.
On dirait que d'un vin mauvais la nuit t'enivre.
Un grand dégoût t'écarte alors du meilleur livre.
Tes vers, et les plus beaux, te semblent tous ce soir
Si pauvres qu'ils te font pleurer de désespoir.

Tout objet qui la touche irrite ta pensée,
Tout souvenir qui parle à ton âme blessée
N'en tire qu'un éclat de sanglots et des cris.
L'avenir t'apparaît comme un long chemin gris.
Tu discutes l'amour de la femme qui t'aime,
Et tu la hais sans cause et tu te hais toi-même.
Ainsi, voyant la vie avec des yeux d'erreur,
Tu restes devant elle immobile d'horreur.

Mais ta chambre soudain te devient odieuse.
Tu souffles brusquement ta lampe studieuse,
Tu quittes la maison dont la tranquillité
N'est qu'un défi cruel à ton cœur agité,
Tu réveilles l'écho des ruelles muettes,
Et, sortant de l'heureux village, tu te jettes
Dans le premier sentier que rencontrent tes pas.
Tu le fais résonner d'un pied âpre, tu vas
Menaçant de tes poings la campagne endormie.
Bientôt, pour échapper à ton âme ennemie,
Il ne te suffit plus de marcher, et tu cours
Alors en trébuchant à travers les labours.
Dans l'ombre devant toi parfois comme un fantôme
Se dresse une charrue ancrée au bord d'un chaume.
Un arbre mort t'accueille avec des bras méchants.
Enfin, quand tu te crois assez loin dans les champs,
Ta fuite forcenée hésite ; elle s'arrête.
Tu rends un long soupir et tu lèves la tête.

Pendant ces belles nuits, jadis, l'aspect des cieux
Te remplissait le cœur d'élans religieux.
De respect et d'amour créature éperdue,
Tantôt portant d'étoile en étoile ta vue,

Tantôt les embrassant toutes d'un seul regard,
Tu ne saluais pas un éternel hasard
Dans l'ordre où tu les sais entre elles enchaînées.
Ces mondes, disais-tu, tiennent leurs destinées
D'une Cause en qui l'être est sans commencement.
Leur âge, quel qu'il soit, part d'un premier moment.
L'acte en Dieu ne fait qu'un avec l'intelligence ;
Pour créer l'Univers c'est assez qu'il le pense.
Mais son œuvre ne peut subsister hors de lui :
S'ils restaient un instant privés de son appui,
Aveugles tout à coup délaissés par leur guide,
Ces astres confondus se perdraient dans le vide.
Père, en considérant vos cieux, je sens en moi
Une même harmonie où règne votre loi.
Mon âme sous le faix de ses liens d'argile
Reçoit ses mouvements du souverain mobile
Qui, lançant les soleils et réglant leur retour,
Aspire tout à lui comme un foyer d'amour.
O Dieu, j'adore en vous mon auteur et mon maître,
Ne m'abandonnez pas ou je cesserais d'être.

C'est ainsi que jadis s'exaltait en ce lieu
Ta foi dans l'univers gouverné par un Dieu.
Mais la vie a rompu depuis lors les racines
Qui nourrissaient ton cœur d'illusions divines.
Aujourd'hui ce n'est donc, hélas! plus un croyant
Qui tourne ses regards pensifs vers l'Orient.
Les astres sous tes yeux en caravane errante
Promènent dans la nuit leur flamme indifférente ;
Que t'importe ? le ciel n'en est pas moins désert.
C'est la Nécessité qui préside au concert
Des constellations inhumaines entre elles.

Elles sont la matière et la force éternelles.
Vers des buts inconnus elles courent en vain
Et sans pouvoir mourir se transforment sans fin.
Un soir, dérangeant l'ordre où tu vois ces figures,
Apparaîtront les feux des étoiles obscures
Qui sont à vingt mille ans de lumière de nous.
Et devant qui, dis-tu, plierais-je les genoux ?
Je ne trouve parmi ce monde nécessaire
Personne pour prêter l'oreille à ma misère.
A contempler ce ciel trop paisible et trop beau
Où mes cris de douleur n'éveillent pas d'écho,
Un amer sentiment d'épouvante m'enivre
Et renouvelle en moi toute l'horreur de vivre.

Or, si tu ne mets plus ton avenir là-haut,
Où prendre une raison d'exister ? Il te faut,
Pour te faire oublier le vide de la vie,
Un but qui tire à lui ta pensée asservie,
Une œuvre de pitié, de justice et d'amour
Qui chaque soir te laisse impatient du jour.
Ramène donc ton cœur sagement vers la terre.
Ingrat qui reniais ta généreuse mère,
Elle est là ; tu la sens, quand tu crois la quitter,
Qui s'attache à tes pieds pour te solliciter.
Tombe à genoux afin de te rapprocher d'elle ;
Et puis va retrouver le village fidèle.
Si l'une des maisons par le joint d'un volet
Jette sur ton chemin un lumineux filet,
Remonte ce rayon, et, la tête penchée,
Mais soigneux de tenir ta présence cachée,
Plonge un instant par là ton regard au dedans.
Le foyer disparaît sous des fagots ardents

Dont la lueur éclaire au plafond les solives.
Les flammes quelquefois semblent presque pensives.
A la table, entourant leur repas, sont assis
Le maître de la ferme et sa femme et ses fils.
Leurs visages, que l'ombre au bas des tempes creuse,
Montrent l'apaisement d'une fatigue heureuse.
Ils échangent des mots et des sourires las
A travers la vapeur qui s'élève des plats.
Vois encor s'agiter les bras nus des servantes
Sur l'âtre couronné de marmites fumantes ;
Et, devant le berceau balancé par l'aïeul,
Contemple enfin, visible aux yeux de l'esprit seul
Et belle à la façon d'une figure antique,
La Vérité debout près du feu domestique.

LVIII

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour son malheur le choix de deux chemins
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Mais, dussé-je partir sans savoir où j'irai,
Il faut que je m'enfonce enfin dans une route :
Je suis las de souffrir d'être ainsi déchiré
Par les violences du Doute.

S'il m'arrive d'errer pour un temps hors des murs
De la communauté catholique et romaine,
Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs
Un heureux détour me ramène ;

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître.

LIX

J'allais voir se lever le jour sur la montagne
Avec un braconnier pour guide, et, pour com pagne
Une nuit étoilée et noire de juillet.
La route, poudre sourde à nos talons, fuyait
Entre d'obscurs buissons au loin, vaguement blanche.
Je cheminais, butant sans cesse et front qui penche,
Et mes yeux, des vapeurs du sommeil encor lourds,
D'étranges visions peuplaient les alentours.
Quelquefois saisissant mon guide par l'épaule,
Je lui nommais, autour du point où luit le Pôle,
Les étoiles qui sont l'antique honneur des cieux.

Nous approchions du bas des monts silencieux.
Je vis alors, rougeur fidèle et solitaire,
Trembler tout près de nous dans l'ombre une lumière.
« C'est le moulin, me dit mon compagnon songeur ;
Sa lampe dans la nuit fait signe au voyageur
Allant là-haut qu'on doit ici quitter la route. »
Et l'homme, précédé par son bâton qui doute,
Commença de gravir la pente d'un pas lent.
Apre, étroit, entravé de racines, croulant,

Le sentier rampe au bord d'une gorge où l'eau gronde.
Nous marchions à travers l'obscurité profonde,
Guidés par la blancheur des pierres à nos pieds.
Souvent dans une halte au milieu des halliers
Où circule la brise, invisible passante,
Suspendu, j'écoutais la feuille frémissante
Se gonfler en formant un de ces longs soupirs
Tels qu'en élève un cœur chargé de souvenirs.

Le chemin se perdit plus haut dans les prairies
Où l'herbe étincelait de fraîches pierreries.
Plus haut encor ce fut un village endormi
Dont nos pas, répandus par le silence ami,
Firent d'un creux écho résonner les ruelles.
Des fontaines causaient craintivement entre elles
Sous l'auvent des lavoirs ténébreux et déserts.
Les fenêtres ayant leurs vantaux large ouverts,
On entendait au fond des chambres d'ombre pleines
Les sommeils confiants expirer leurs haleines.
Des outils de labour brillaient dans les hangars.
Nous longions des greniers à foin où les regards
Plongent par une noire et béante embrasure.

Quand nous eûmes passé la dernière masure,
C'était l'heure où le jour pauvre et peureux qui luit
Se mêle par degrés aux choses de la nuit
Pour rendre au paysage obscur ses formes vraies,
L'heure humide où l'on voit à la pointe des haies
S'épanouir la vive étoile du matin.
A travers les épis bercés d'un champ voisin

Le vent du crépuscule errait, plein de mystère.
Et voici qu'un premier oiseau, tout contre terre,
Rompit l'universel silence en adressant
Sa prière timide et brève au jour naissant.
Chaque nid répéta cette note isolée.
Au même instant le cri des coqs de la vallée
Monta parmi l'éther sonore jusqu'à nous.
Un torrent dévalait dans son lit de cailloux,
L'air était embaumé par les fleurs riveraines,
Et nous suivions le bord d'un bois de jeunes chênes
Dont la lisière, offerte au Levant, blêmissait.

Le sentier, se brisant à son dernier lacet,
Aboutit dans un vaste espace entre deux cimes.
Une hutte était là près d'un parc où nous vîmes
Par groupes indistincts des animaux couchés.
Soudain, d'un rauque aboi remplissant les rochers,
Un chien bondit dans l'ombre humide à notre approche,
Un bœuf se mit debout en agitant sa cloche,
Et, le troupeau sortant de son sommeil transi,
La paix du lieu parut mystérieuse, ainsi
Mêlée au remuement obscur et doux des bêtes.
Mais déjà, nous pressant d'être au but, sur nos têtes
L'azur éblouissant couronnait les hauteurs.

Ambitieux d'atteindre aux pics dominateurs,
Notre destin ressemble, ô ma chère compagne,
A cette ascension de nuit dans la montagne.
Nous avons, pèlerins solitaires, quitté
La ville qui dormait dans son iniquité.
Bientôt la plaine au bas de notre route ardue

S'est dans une vapeur de ténèbres perdue.
Depuis lors nous marchons les yeux ouverts, sans voir.
Le chaos flotte autour de nous, informe et noir.
— Ah! me dis-tu, docile à des terreurs soudaines,
Es-tu sûr qu'en ces lieux sombres, toi qui m'entraînes,
L'empreinte de nos pas regarde l'Orient?
Mon bien-aimé, sors-moi de ce doute effrayant. —
Je réponds en levant la tête hors des ombres :
Contemple ces milliers d'étoiles que les Nombres
Font graviter en chœur dans un ordre éternel.
Les voyageurs, la nuit, ont pour guide le ciel.
D'ailleurs, ne sens-tu pas toujours, ô mon amie,
Ma présence sourire à ton âme affermie?
Tout près d'une poitrine où gronde un sang viril,
Pourrais-tu, faible enfant, croire encore au péril?
Que l'orgueil de l'amour te soutienne. Sois fière.
Si ton pied chancelant se blesse à quelque pierre,
Étouffe entre mes bras le cri de ta douleur,
Et puisque enfin la douce et franche paix du cœur,
Incorruptible, au seuil d'un horizon immense,
Doit couronner là-haut notre longue espérance,
En hâte, ô bien-aimée, ou plus lents tour à tour,
Achevons de gravir le chemin vers le jour.

LX

Donc tu vas, hors des lieux où t'enchaînait le Doute,
Dans les chemins du jour,
Ayant avec la Foi pour compagnons de route
Le Travail et l'Amour.

Soit ! Dès l'abord pourtant de ces pentes sublimes,
Veille à n'oublier pas
Que le devoir de ceux qui marchent vers les cimes
Grandit à chaque pas.

Monte, suis ton dessein, n'accorde aucun relâche
A l'effort qu'il prescrit ;
Accrois par la vertu d'une incessante tâche
Ton cœur et ton esprit ;

Et, quand tu laisseras ton regard se répandre
Sur les sommets atteints,
Que ce soit pour n'y voir qu'un degré d'où prétendre
A de plus hauts destins.

LXI

Mais, restreinte au désir d'une joie inhumaine,
Ta jeune ambition aurait trompé ta peine.
Aie avant toute chose, ô mon fils, le souci
De servir d'idéal, en t'élevant ainsi,
A ceux qui sont restés au bas de la montagne.
Leur regard à travers l'espace t'accompagne;
Ils suspendent leur âme à tes pas, anxieux
Quand un détour soudain te dérobe à leurs yeux.
Leur courage est inerte à l'heure où tu fais halte,
Et te voir te remettre en marche les exalte.
Tu ravis avec toi dans un monde étranger
Ceux qui ne peuvent pas aimer ni voyager :
L'obscure multitude anonyme asservie
Par un commun destin à mériter sa vie,
Et ceux-là qui, déçus du but avant l'effort,
Subissent lâchement l'ennui d'un pauvre sort,
Et ceux qui, convoitant l'amour d'un vœu trop tendre
Au coin de leur foyer vieillissent à l'attendre.
Donc tu portes pour eux la gourde et le bâton.
Ils n'ont pas à quitter le seuil de leur maison
Pour contempler en toi l'image de leur rêve,
Pèlerin qui gravis la montagne sans trêve.

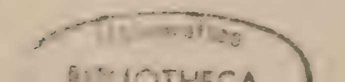
*

Et lorsqu'enfin, posant le pied au bord du ciel,
Tu te seras fondu dans le jour éternel,
Tous ces fils de la nuit qu'enivre la lumière,
Rappelés sous leur toit par l'œuvre coutumière,
La reprendront d'un cœur aérien et sûr
Pour t'avoir regardé te perdre dans l'azur.

TABLE

IV

V



VI

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Homme intérieur a paru pour la première fois en 1905 avec la collation suivante :

Charles Guérin. L'Homme intérieur, 1901-1905. *Paris, Société dv Mercvre de France, XXVI, rve de Condé, XXVI* (Poitiers, impr. Blais et Roy), MCMV, in-18.

186 pp. comprenant le faux titre avec, au verso, la liste des ouvrages du même auteur ; le titre avec, au verso, la justification du tirage ; le texte et la table ; 3 ff. non chiffrés dont un pour l'achevé d'imprimer (20 mai 1905), et 2 ff. blancs. Couverture jaune imprimée en noir.

Édition originale publiée à 3 fr. 50. Il a été tiré de cette édition trois exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 3 (15 fr.), et douze exemplaires sur hollande, numérotés de 4 à 15 (15 fr.).

On relève une erreur dans la table, à la page 185 de cette édition ; le premier vers de la pièce XLV porte :

Quand mon esprit s'apprête à faire un *long* voyage,

au lieu de :

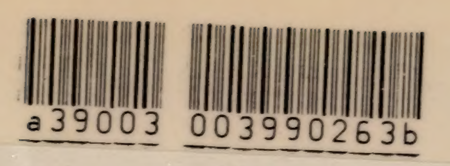
Quand mon esprit s'apprête à faire un *dur* voyage.



Certaines pièces de L'Homme intérieur avaient paru isolément, de 1901 à 1905, dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la *Revue de Paris* et dans le *Mercure de France*.

Le texte de notre édition est celui de l'édition originale.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 AOUT 1922
PAR PROTAT FRÈRES
A MACON


a39003 003990263b